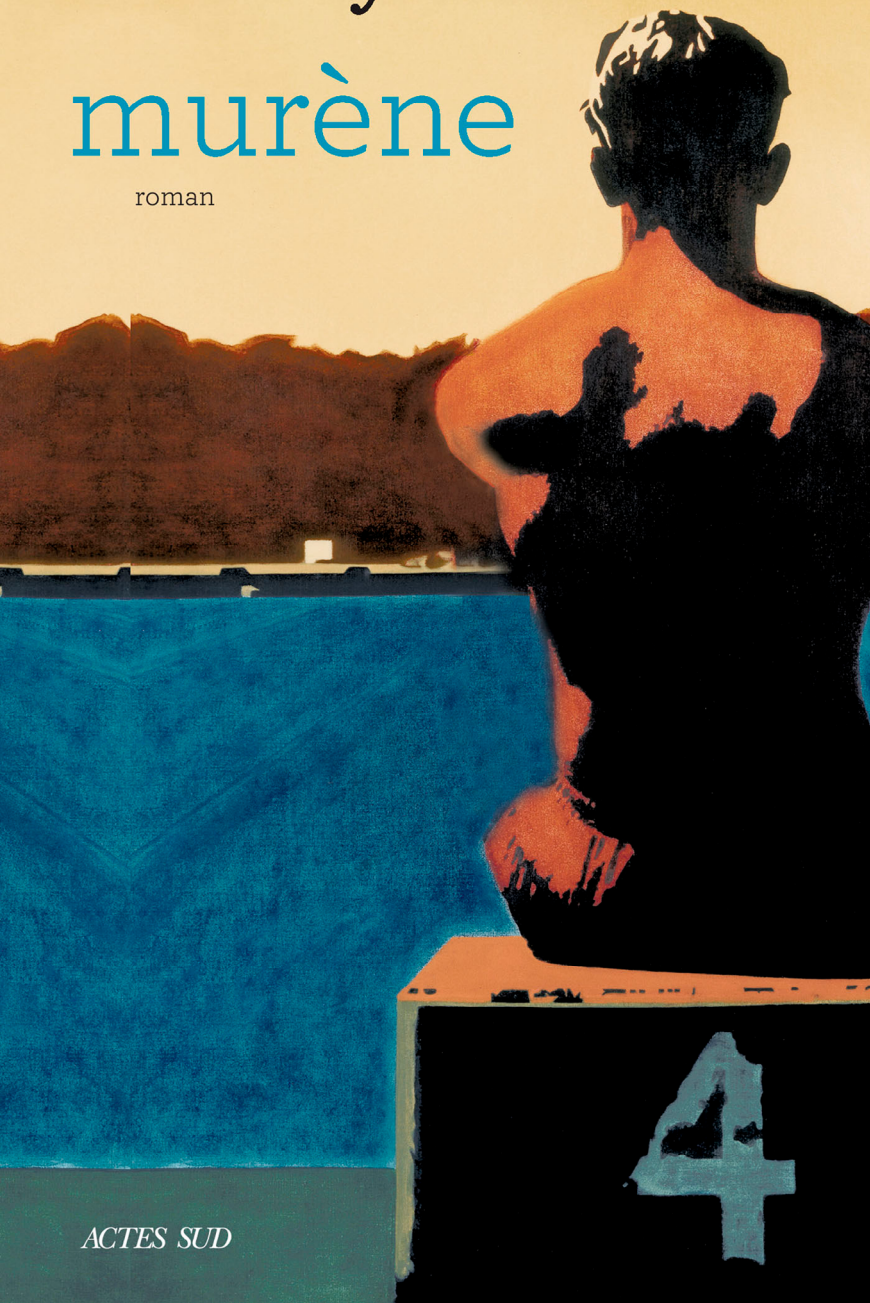
Valentine Goby

murène

roman



ACTES SUD

Illustration de couverture : © Bruno Vekemans.
Courtesy Galerie GNG & Galerie Paul Verbeeck

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12538-7

VALENTINE GOBY

Murène

roman

ACTES SUD

Pour Luis.

Tout s'écoule, et les êtres ne revêtent qu'une forme fugitive. […] Tout instant de la durée est une création nouvelle […]. Ce que nous fûmes hier, ou ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne le serons plus demain.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XV.

LA SORTIE DES EAUX

La nuit plaque des rectangles noirs aux vitres de la piscine. Face au bassin se tient François, très droit, immobile, pieds nus écartés sur le carrelage froid, dans l'odeur du chlore et le fracas d'un plongeon. Il fixe son reflet tordu par les remous. Il vient ici pour la première fois. Il n'est jamais entré dans une piscine. De l'eau à ciel fermé, à angles droits, au périmètre apprivoisable, 25 mètres par 12,5 bordés de céramique, toutes contraintes qui le rassurent comme le rassure l'heure tardive, il n'y a plus personne pour le voir même dans les coursives, sauf le maître nageur et son fils qui plonge côté profond.

Ce soir, François réfute le faisceau de phénomènes climatiques et d'accidents cosmiques qui, au terme de trois milliards d'années de pure existence subaquatique, propulsèrent hors de l'eau tout un pan du vivant, campèrent l'homme en animal terrien.

Il contemple les tremblements des plafonniers à la surface, les lignes brisées du carrelage au-dessous, et l'écho d'archaïques métamorphoses résonne en chacun de ses muscles, de ses os en injonctions contradictoires. Il remonte le temps au-delà de sa

conscience jusqu'à ce point du Paléozoïque après lequel les nageoires deviennent membres, phalanges, doigts, ou à cette phase de sa propre évolution où il n'est que têtard dans le ventre de Mum ; il retourne à l'eau, la grande matrice. Il se dit que depuis un an, depuis le jour de Bayle, de toute façon il a changé d'espèce.

LE JOUR DE BAYLE

C'est le jour de Bayle.

François éteint le réveil, dégage les couvertures, saute illico du lit. Il tend le bras vers la chaise, enfile en grelottant son pull, son jean, boucle sa ceinture, lace ses chaussures dans les carrés de lumière que le réverbère couche au plancher. Ça caille sec, il s'en fout, à l'intérieur il brûle du corps de Nine surgi en rêve, la bouche de Nine dans sa bouche et les cuisses de Nine verrouillées à ses reins, elles pèsent encore. Face au miroir il lèche sa paume, aplatit un épi. Six litres de sang très rouge irriguent parfaitement son corps de vingt-deux ans, pulsent à travers cent mille kilomètres de vaisseaux. Il gratte aux carreaux des dentelles de glace, déclinaisons de l'hiver sibérien qui sévit à Paris comme dans toute l'Europe, les laisse fondre sur sa langue. Avec sa manche il fait un rond sur la vitre, scrute le thermomètre extérieur : – 12. Dans quelques heures il oubliera son rêve incandescent, la glace étoilée et les cristaux changés en salive froide, le mercure rétracté dans l'ampoule. Il n'y a pas de témoin, ni Sylvia, ni Mum, ni son père, ils dorment. Lui, un big bang s'apprête à le traverser. Le temps de les

écrire, chaque geste de François s'évanouit de la mémoire du monde.

Il dévale les marches tandis que l'empreinte de Nine tiédit à ses hanches, il oubliera cela aussi et personne n'en retiendra rien, elle n'aura jamais eu lieu cette cavalcade heureuse, ses genoux plient sans effort, les rotules bien articulées aux tibias et fémurs, liés par des tendons souples, solides comme des cordes de piano. Il se verse un fond de café, y trempe un bout de pain qu'il avale sans mâcher. Nine, Nine, Nine, elle bat dans ses tempes cette fille, dans sa gorge, son sexe, cent mille fois par jour au tempo exact de son cœur. Il veut que le soleil le cogne comme une évidence tout à l'heure, alors qu'elle préparera le café derrière la fenêtre de sa cuisine au sixième étage – il a repéré l'échafaudage installé pile en face, il grimpera jusqu'au toit, il sera le coq Chantecler, il fera lever le jour. Il lui reste trois quarts d'heure ; après, il rejoindra le camion porte de Clichy.

Il traverse l'atelier de couture, se faufile entre les machines aux silhouettes d'insectes, les rouleaux de tissus étagés en bûchers. Il dégage du chambranle la porte prise par le givre. Dehors c'est blanc et vernis. Il a encore neigé cette nuit et gelé par-dessus. Il enfile ses gants, son bonnet de laine, il sort. Il marche les poings au fond des poches, les jambes jeunes et sûres, ses plantes de pied transmettent à son cerveau la nature du sol, sa fiabilité, le degré précis de la pente. La neige craque sous ses semelles, le bruit se répercute de mur en mur dans les rues quasi vides. Des formes courbées poussent des brouettes de sel et de sable qui ne dissolvent plus le verglas. Il oubliera les cantonniers, bien sûr, d'autres s'en

rappelleront même s'ils n'auront aucun souvenir de lui, François, silhouette de jeune arbre dans le matin coupant. Le canal Saint-Martin est figé, il le sait, l'oubliera, on force l'ouverture des écluses pour briser la surface ; on patine au lac du Jardin d'acclimatation, on fait de la luge au Luxembourg, le journal en publie des photos chaque jour. À Ponthierry il y a une mer de glace pareil qu'à Chamonix, François l'a vue, on a dynamité la banquise sous le pont de Melun. Il oubliera la mer de glace et la banquise, février 1956 se changera en trou noir.

Il passe l'avenue de Clichy. Une marchande engloutie dans une couverture allume un réchaud, fait une tache jaune, vibrante dans l'obscurité, tend ses mains à la flamme ; pas un légume à l'étalage, au marché cinq kilos de poireaux se paient 3500 francs. L'air traverse comme de l'azote le nez, la bouche, la trachée de François, suit les sinuosités des bronches et des bronchioles, charge son sang en oxygène, il en sent le trajet sous ses côtes, il est plus que vivant. Oh Nine. Il oubliera la marchande au réchaud, la pensée qu'il a eue, soudain, devant ses mains échappées de la couverture, pour *La Petite Fille aux allumettes* et les contes russes de son enfance. Il oubliera son haleine blanche effilochée tandis qu'il articule magiquement Nine, Nine, Nine, cette fièvre n'aura pas existé. Il oubliera son imagier du froid : le cygne traversant à pied la mare des Batignolles ; les feuilles mortes prises dans des glaçons pareils à des bijoux ; Gustave le receveur transi sur la plateforme d'un bus ; les gouttières gavées de neiges ; l'étincelle d'un chalumeau sur une canalisation pétrifiée ; une cascade de stalactites frangeant un tuyau, il en décroche un mince poignard qu'il brise entre

ses dents ; les platanes fendus de haut en bas sous la dilatation de la sève, l'aubier comme enfoncé par des coins d'acier – les troncs éclatent, la nuit, en coups de pistolet. Il marche vers Nine, le ciel vire marine. L'extrémité de ses doigts, de ses orteils, ses lèvres s'anesthésient, c'est parfait, ses vaisseaux se rétractent, son corps draine la chaleur vers ses régions internes, maintient les organes vitaux à 36,5 °C et les reins filtrent le café, et l'estomac broie le pain. Deux cent quarante des trois cents watts produits par François se convertissent instantanément en chaleur, splendide jeunesse.

Devant l'échafaudage, François balance ferme ses bras d'avant en arrière, fait circuler le sang pour assurer ses prises. Ses pieds, ses mains fourmillent, quoi qu'il arrive ce corps obéit, sec, fort, élastique. Là-haut le bleu pâlit. Nine ! Ses articulations se mettent en branle, servent son désir ; à l'épaule le deltoïde tire l'humérus, le coude suit, l'extension du carpe active le poignet – voilà pour le haut. Plus bas la hanche fait une parfaite jonction entre le bassin et le fémur, lui-même lové dans l'os pelvien, à la cheville l'astragale s'emboîte impec dans les tibia et péroné, il n'y pense même pas. François s'élève dans le jour naissant, à peine une lueur rose dont la vue accélère son rythme cardiaque, lui injecte une dose d'adrénaline – j'y serai en même temps que le premier rayon, il exige, rien ne compte plus que les secondes à venir, dans un élan il se dit même je l'épouserai, il n'en aura pas la mémoire, pas plus que du baiser lent et mouillé au fond du cinéma bondé la semaine dernière, par dix degrés sous zéro, sa paume couvant le sein de Nine ainsi qu'un oisillon. Il prend appui sur la moise glacée, glissante,

attrape un montant, pose à peine la pointe du pied sur la diagonale et se hisse, léger, d'une console à l'autre, ouvrant et refermant ses doigts gantés sur les barres d'acier, l'instinct guidant ses jambes, un étage, deux étages en façade, les échafaudages il connaît, montant vers la lumière à la force des phalanges, de la pince de ses doigts dont la genèse s'ancre loin in utero, l'outil fondamental, sans elle point de projet ascensionnel. Trois étages, quatre étages. Les doigts de François se séparent à la huitième semaine dans l'utérus de Mum, il n'a serré d'objet volontairement qu'au quatrième mois après la naissance. Ce fut un long apprentissage, jouer avec un hochet, porter un objet à sa bouche – cinq mois –, saisir entre pouce et index – dix mois –, acquérir le sens de la profondeur, du solide et du mou, du dedans et du dehors à onze, à douze tourner les pages d'un livre, à dix-huit tenir une fourchette, lancer une balle, retirer ses chaussures, à deux ans saisir un crayon et dessiner des formes, manger seul, dévisser un couvercle, tourner une poignée de porte, à trois boutonner un vêtement, à cinq lacer ses bottines, à six enrouler le fil autour d'une bobine et coudre avec une grosse aiguille – il l'a appris, François, dans l'atelier de ses parents, il fait seul ses ourlets. Il a de belles mains sous la laine, des doigts longs aux ongles ronds, des mains de pianiste ou de femme disent les gens, exactement celles de son père qui fronce des smockes sur les robes des petites filles, plisse des jupes, brode des décolletés, prépare des boutonnières, l'orfèvrerie lui revient toujours, il est bien plus doué que Mum. Tu seras ingénieur a décidé son père, l'atelier reviendrait à Sylvia, et François a dit chiche, par défi passé le bac mathématique

et technique. Il fallait voir la fierté de son père à l'été 1952, le diplôme accroché à l'entrée de la boutique, il fabriquait un ingénieur aussi aisément qu'il coupait une veste. Jusqu'à ce que François préfère revenir au mouvement, porter, serrer, visser, souder plutôt que penser les chantiers, qu'il lézarde les fantasmes paternels, exploite toutes les possibilités de son corps au travail, et cette pince-là singulièrement, la tridigitale, pouce-majeur-index acquise de longue haleine, merveille de force et de précision capable de soulever vingt kilos de ciment et du papier de soie avec une grâce égale ; elle a tenu les outils de quinze artisans dans toute la France, à l'usine, aux vignes, en menuiserie, à la forge, la pince humaine est un chef-d'œuvre. C'est par elle qu'il grimpe vers Nine. Viens Nine, viens puisque je viens. Cinq étages, six. Il atteint le toit l'aurore en face, il a vu juste. De l'autre côté de la rue, Nine est penchée sur la gazinière, cernée de trois frères et sœur dont il n'aperçoit que les nuques et les têtes. François siffle entre ses doigts. Nine s'approche de la fenêtre, cherche au-dehors. Elle le voit, détouré parmi les branches nues, la figure dorée. Elle rit d'un rire muet. François sourit, vingt muscles de son visage s'y appliquent. Maintenant la rue scintille de reflets diamantins.

Il va retrouver le camion porte de Clichy. Ici, les chantiers sont arrêtés, la peau colle à l'acier, le ciment gèle dans le bac. Il a congé intempéries, il part pour les Ardennes donner un coup de main à un cousin dans une scierie près de Charleville-Mézières, il ne connaît pas les Ardennes. Un dix tonnes superbe klaxonne au carrefour, le conducteur hurle

par la portière ouverte : François ? C'est toi François, le cousin à Georges ? C'est lui. Grouille, si je m'arrête je suis pas sûr de repartir. François monte dans le camion en marche, moi c'est Toto. À l'intérieur le vacarme empêche toute conversation. François oubliera le dix tonnes, Toto, le boucan. Le camion roule, lent, lourd entre les cordons de neige durcie, Toto rive ses yeux à la route, au verglas. Quand il évoquera François plus tard, tentera de le décrire ce matin-là, il manquera moins de mots que d'images, il ne l'a pas bien vu, il a vu la route. François somnole. Dans *Le Parisien libéré* il a lu que sangliers et chevreuils meurent gelés dans les Ardennes. Les loups reviendraient en Moselle. La Manche est solide sur plusieurs mètres, il pense aux dockers, il a connu les quais d'Ouistreham. À Strasbourg on dégèle les aiguillages au lance-flamme. À Ajaccio, à Saint-Tropez le froid isole et le pain manque. À Nice, les palmiers croulent sous la neige. À Grasse le gel a cuit les bigaradiers, les roses de mai, les mimosas – François y a cueilli la rose en saison, il en retrouve le geste doux, seul homme parmi les femmes, les pétales larges et frais à peine fixés au calice s'effondraient en pluie dans la paume, y imprimaient leur parfum – ça il s'en souviendra, c'était au printemps l'année dernière, en un temps antérieur à la zone d'oubli. En Beauce le colza est fichu, et l'avoine d'hiver et l'escourgeon. L'Alsace a perdu cinquante pour cent des pinots blanc, gris, noir, il y a fait les vendanges il y a deux ans. Dans le Vaucluse, il l'a lu aussi, les fruitiers ont gelé, la sève était déjà montée. Dans le Nord, les récoltes de poireaux, pommes de terre et carottes sont entièrement détruites. Les journaux ne parlent que de

ça, du froid, en plus de l'Algérie. Il oubliera ces catastrophes sans exception, les cadavres congelés sur les trottoirs, le nouvel appel de l'abbé Pierre, l'homme recroquevillé au pied de l'immeuble hier, il n'y aura pas eu d'hiver. À vrai dire il tient déjà le réel à distance, on n'est même pas à Bayle et il ne s'est rien passé mais Nine en lui annule tout chagrin. Par habitude et par raison il plaint les morts, les pauvres et les malades mais il ne sent au ventre que la morsure de Nine, il n'y peut rien elle occupe l'espace, confisque toute sensation étrangère. Et pourtant Nine en lui va disparaître. Le temps se figera en amont de leur histoire, la réduira aux traits fugaces d'une femme entrevue dans le métro. Ce ne sera pas une souffrance, l'amnésie sauve du venin de la perte. Mais un gâchis abominable. Le monde est lourd d'infimes apocalypses, et qui sait ce que pèse, dans les mélancolies sans nom qui parfois nous assaillent, tant de magie vaincue.

Ils roulent à quarante depuis des heures, à demi plongés dans le brouillard. La route rétrécit après Reims, les maisons s'espacent, la brume sèche. La plaine piquée de troncs nus fait plisser les yeux. François frappe ses mains engourdies. Il a envie de pisser mais on dirait que Toto ne s'arrêtera pas avant Charleville, il a raison, au-dessous de – 15 l'antigel ne garantit rien. Bientôt on n'atteint plus les 30 kilomètres-heure, la route est à peine large comme l'espacement des roues. Toto conduit quasi debout, anticipe les plaques de verglas, contourne un nid-de-poule. À Signy-l'Abbaye le clocher coiffe l'église d'un chapeau de sorcière. François oubliera les toponymes bizarres qu'il se répète pour les dire à Nine, Warmeriville, Tagnon, Rethel, et Novion-Porcien,

et Wagnon dont il n'est pas sûr de la prononciation et qui semblent des noms de batailles, il oubliera la plaine fondue dans le ciel, le clocher. Il oubliera le moteur soudain poussif, le juron de Toto qui appuie en vain sur l'accélérateur, le camion ralenti comme un jouet mécanique en bout de course, qui d'un coup s'arrête et ne redémarre plus. Une fois descendu il a un moteur dans la tête, il n'entend pas le silence, les craquements de la glace lui arrivent ouatés. Toto frappe la carrosserie, dit que c'est foutu, il faut chercher de l'aide. Il ne peut pas laisser ses dix tonnes de ferraille sous bâche. François doit y aller, lui, il l'attend ici. Tu gardes le soleil dans le dos, il dit, tu avances tout droit, tu vas bien trouver quelque chose ; on a Signy à quelques kilomètres en arrière, tu dis que je suis sur la route qui vient de Signy. Il craque une allumette, allume une cigarette. Et tarde pas, on se les gèle.

François fait ce qu'a dit Toto, il marche droit devant, le pâle soleil dans le dos. Il traverse un bois. Les branches se dressent noires sous la couche de glace, après son passage les troncs se serrent, masquent la route. C'est une forêt de conte, traversée de bruits nocturnes. Blocs de neige soudain effondrés ; battements d'ailes ; craquements d'écorce. Il cueille au creux des pierres des pariétaires givrées, pique ses doigts aux épines de houx, fait un bouquet de drupes rouges. Entre les sorbiers il croit voir une biche. Il sort du bois à regret. Il s'accroche aux ronces cassantes, la route est une patinoire. Un pic noir le frôle toutes ailes déployées, il suit des yeux son vol muet, dont seul un hêtre gardera le souvenir. Le pic s'engouffre dans le tronc du hêtre. François

ne voit plus le camion. Il voit au loin des caténaires bien espacées, un chemin d'aiguilles contre le ciel. Il y a des rails là-bas. Les rails, c'est plus facile pour marcher, et ça traverse des gares où demander de l'aide. François franchit une clôture, coupe par les champs, même les champs c'est mieux que la route, la croûte cède et à chaque pas, il s'enfonce jusqu'à mi-mollet dans une gangue de neige stable. Après il suit les rails, le soleil légèrement à l'ouest. Il avance plus vite, l'haleine chaude, il faut en finir avant la nuit. À un moment il aperçoit une voie de garage, un groupe de wagons immobiles. Il se dit je vais grimper sur un wagon, tenter de situer le camion et la prochaine gare, faire signe à Toto. Il s'approche des wagons, s'agrippe où il peut, glisse ses doigts dans les fentes du métal. Il a peu de prises, c'est moins aisé qu'avec l'échafaudage mais il a six cents muscles et trois cents articulations décidés à l'effort. Une fois assis sur le toit face au paysage sans relief, blanc sur blanc sauf la masse des bois, il est dans une estampe. Il inspire, gonfle ses poumons, il a l'estomac vide, la tête lui tourne un peu. Il se met debout. Une seconde encore l'hippocampe est intact, il contient la silhouette de la biche, le vol du pic noir, les pariétaires givrées et le bouquet de houx jeté dans la neige au pied du wagon et toutes les images, tous les sons, gestes et pensées qui précèdent depuis l'aube, depuis des semaines, depuis le début de l'hiver sibérien, depuis Nine. François lève les bras, plus haut que la plaine, que les arbres, que le fleuve.

Une déflagration fracture le ciel. Le corps de François s'arque en fosbury au-dessus du wagon, prêt à franchir une barre de saut imaginaire. Son cerveau brûle, si violemment qu'il l'ignore. Nous

sommes seuls devant la scène, pas un corbeau ne survole la plaine.

Où va le blanc quand la neige fond ? songe Shakespeare, ce blanc indubitable des flocons, de la neige tassée. Si sûr et soudain aboli. Où vont les souvenirs quand l'oubli les dévore, en vide le cerveau sans y laisser la moindre empreinte, pas même l'infime trace calcaire dont la neige signe son passage, elle, après s'être évanouie.

Parmi les souvenirs dissous de François, en plus de la journée de Bayle il y a : des nuits courtes, des trajets en métro, des bacs de ciment, du métal en fusion, la Grande Ourse par ciel clair, des piqués / pas de bourrée / arabesques de Sylvia à la barre, des ronrons de machines à coudre entre neuf heures du matin et sept heures du soir, des poêles brûlants, des parties de poker et des litres de bière, des tiques noires arrachées au chat, des cigarettes roulées, des gamelles partagées le cul sur des sacs de sable, des cocottes / bateaux / avions pliés dans le journal pour le garçon du troisième, des matchs de foot sur herbe gelée, Elvis jusqu'à la nausée – *That's All Right*, *Good Rockin' Tonight*, *Heartbreak Hotel* aux paroles mièvres à pleurer mais la guitare, la voix d'Elvis ! –, des croissants tièdes à l'aube, la voix de Mum au téléphone : Hello, Jane Sandre speaking, et Robert qui marmonne : Allô, Jane, on dit allô pas hello, des concours à qui pisse le plus loin aux grilles des Batignolles, séries d'événements dupliqués tant de fois qu'ils constituent la matière même

de l'existence, ils ne l'augmentent, ne la fendent, ne l'incendient pas, leur effacement n'a aucune conséquence.
D'autres ont déplié les sens. Foré des abîmes. Tatoué le cœur. Dilaté la pupille.

Il y a, le 5 février dernier, dans la boutique repeinte et décorée d'étoiles en papier alu, une fois les bâches ôtées, la poussière balayée, dans l'espace dégagé par les tables à couper, les portants, les mannequins poussés contre les murs, la fête de Mum, naturalisée française. Personne ne l'a jamais appelée Jane, même le père de François, consentant comme les autres au *d* devant le *j* mais réduisant invariablement la diphtongue à un *è* sec : Djène au lieu de Djeïne. Mum déteste, Djène claque comme un coup de fouet, et ce jour de la fête les invités décrètent cognant leurs verres qu'ils la rebaptisent Jeanne, c'est tout vu, Jeanne Sandre – pire que Djène. Djeïne, supplie Mum en riant, elle agite son petit drapeau bleu blanc rouge, aucun ne perçoit sa détresse à perdre ce résidu d'enfance, d'exil ; Dje-ï-ne, elle insiste en douceur, c'est pas trop compliqué ! – et le *r* de "trop" racle sa gorge exagérément, elle s'applique à ne pas y substituer un *ou* facile, elle croit que si tu peux dire les *r* sans les rouler ni les *ouer*, tu es quasi un Parisien. Mum est d'une beauté fracassante, ma mère au presque nom de champagne pense François – quand il lui écrit il double exprès le deuxième *m*, une mère grand cru, qu'elle sache qu'elle est précieuse – ses lourds cheveux noirs relevés en chignon, ses iris gris sous ses cils maquillés, son haut de mousseline violette sur sa jupe crayon impeccable, et sa bouche violette, aussi. Sylvia se tient à sa gauche, pareillement brune et pâle

mais plus grande, encore allongée par une robe qui descend aux chevilles ; son visage a les traits flous de l'adolescence, on ne sait pas à qui elle ressemble. C'est elle qui a fabriqué et pendu les étoiles en alu à des fils transparents. Elle souffle sur sa frange juste coupée, et cache dans son dos un minuscule verre à liqueur. Tout à l'heure elle chantera pour Mum de sa voix mezzo jaillie d'un thorax de pas quinze ans, un peu fort parce qu'un peu sourde, sûre d'elle à cause de la vieille prune. François se tient contre l'escabeau, en retrait. Il a eu le temps de se changer, chemise – pantalon noir nickel. Autour de Mum les rouleaux de coton, nylon, popeline juste livrés déclinent un nuancier du blanc coquille d'œuf au blanc neige, soie ouatinée, satin, velours couchés en pyramides sur les tables, moire de rhodia, taffetas, tergal pour robes de bal, jersey, fibranne et faille dressés verticaux sur les étagères, ils donnent à la fête un air de noce. François fixe les doigts très fins que son père porte à sa bouche pour tirer sur sa cigarette, ils semblent des greffes à ce corps massif, étranger à ses mains. Robert hoche la tête aux blagues – Jeanne, ils insistent, celle qui met les Anglais dehors ! –, que c'est con des gars ivres, et retire en douceur le verre à liqueur des doigts de Sylvia. Il trinque à Mum, À ma Djène !, comme si elle avait obtenu un diplôme ou gagné une course. Jane a pris le nom de Robert, fait tourner avec lui la boutique, a porté ses enfants, est devenue française. La naturalisation il ne l'a pas demandée, c'était l'idée de Jane, mais il lui plaît qu'après vingt-cinq ans de vie commune elle se rive encore si fort à lui. Ma Djène, il dit. Ma. Sans fierté excessive, sans possessivité comme certains disent mon chien et même ma femme. C'est un constat,

qu'elle veut bien être à lui tout en restant une autre ; moins sa *femme* que sa *Djène*.
C'est là que François se dit je m'en vais. À l'instant où Robert lève son verre ça y est, il en est sûr. Il a sillonné la France plus d'un an, s'est loué à la journée sur les chantiers, aux champs, dans les ports, au marché, dans la forêt et sur la mer, il a été berger, il est revenu à Paris à cause des lettres de Sylvia envoyées poste restante et lues par paquets de dix, tu m'abandonnes, tu m'abandonnes, tu m'abandonnes – il l'avait abandonnée, c'est vrai, après le drame du feu d'artifice et son tympan crevé – et parce qu'il avait assez fui son père. Depuis deux ans il verse les trois quarts de son salaire aux parents, en contrepartie de quoi il est logé nourri. Sauf qu'il y a Nine maintenant. Nine dilate l'espace. Quand il plaque sa bouche sur la bouche de Nine, il bloque exprès le voile de peau à l'arrière de son palais pour respirer le seul air de ses poumons à elle, il se sent vaste à se briser les côtes. Il veut un lit pour faire l'amour. Une porte qui ferme. Rentrer en pantalon taché et les cheveux gris de plâtre sans s'excuser pour la poussière – elle signe son manque d'ambition aux yeux de Robert, il le sait, ingénieur tu aurais pu si tu avais voulu. L'existence de Nine plante en lui un désir de fugue, elle lève les peurs comme on lève un lièvre, pour leur faire la peau. La fête de Mum le décide, ce bel ordonnancement autour de la table d'apéritif célébrant la racine maternelle toute neuve. L'ancrage de Mum appelle un mouvement contraire, irrépressible. Un désordre. Une tempête.

Il y a, le 25 janvier, sa première grève. C'est aussi l'œuvre de Nine.

Deux jours avant, João a chuté de plusieurs étages, l'échafaudage écroulé sur lui. Chez Picart & Fils comme ailleurs on manque de casques, les garde-corps sont l'exception même très en hauteur, et quand un homme hésite à franchir le sixième sans protection ni baudrier Picart hausse les épaules, qu'est-ce qui m'a fichu des mauviettes pareilles. Les normes de sécurité grèvent les bénéfices, peu d'accidents pour des investissements colossaux répète Picart à l'envi, économiquement irréaliste tout ça, je ne suis pas Crésus ! et puis c'est autant de gagné pour vos salaires… la petite musique commune aux chantiers, ils ont l'habitude. Passe encore pour les casques, le plus souvent de toute façon, soit qu'il fasse chaud, soit qu'ils serrent les tempes, par flemme ou par oubli, leur unique fonction consiste à faire siège à la pause, François le reconnaît ; passe les garde-corps, aussi, les baudriers à la rigueur, tu rases la façade au plus près et ne laisses pas traîner les pieds, ça suffit ; mais qu'au moins la structure résiste, supporte la charge, cent kilos par plateau pour le chantier en cours. Trois madriers forment chaque console, quarante millimètres d'épaisseur en théorie, mais François doute, certains ploient presque à vide, légèrement arqués sous le poids du seul matériel. Sur plusieurs planches il a vu des fissures dès le montage, de la longueur d'un ongle ; seulement Picart a secoué la tête, oui, bon, y a pas mort d'homme, on recrute aux PTT mesdemoiselles, pour certains d'entre vous ça ferait une bonne planque. Ils ont commencé le démantèlement du mur, brique à brique, heureux de la douceur exceptionnelle de l'air, plus de 10 °C l'hiver c'est un luxe et ils ne portaient pas de gants. Les briques s'entassaient lentement de

part et d'autre des consoles. Les consoles tenaient. Au soir du premier jour les fissures mesuraient deux fois l'ongle. François a vu un madrier piqué de trous minuscules. Il a montré la vermine aux copains, a parlé à Picart : il faut descendre les briques, changer des madriers. Picart a dit à demain, Sandre, rien de plus. Le lendemain João est monté le premier. Il a délogé une brique, l'a posée sur le tas. C'était la brique de trop. Le madrier vermoulu s'est rompu d'un coup, l'échafaudage a cédé devant les hommes impuissants, glissé le long de la façade en cinq secondes, enseveli João sous l'acier, les gravats, les briques. Bassin fracturé, genoux et clavicules en morceaux, on l'a appris le soir, la tête on ne savait pas. Le jour suivant ils sont allés voir Maria, la femme de João. Elle a dit que Picart n'avait jamais versé les cotisations sociales, la facture d'hôpital serait pour eux ou l'assistance publique. Picart était venu chez elle, João était portugais, ça lui rendait service qu'on l'embauche, il pensait qu'ils étaient au courant pour les cotisations. Il avait sorti des billets de sa poche, on trouverait un arrangement.

Rien n'est plus laid qu'un arrangement, souffle Nine à François, dissoudre la justice dans l'argent, on ne s'arrange pas avec la vie des gens. François n'est pas sûr que João ait ignoré cette histoire de cotisations, il avait peut-être accepté en conscience, pour travailler tout de suite. Et alors ? rage Nine, sa colère ne balbutie pas, tout choix tient compte d'un rapport de force elle dit, si ça se trouve João ne pouvait pas refuser, Picart en a tiré profit. Elle a raison. Il veut démissionner. Elle dit João mérite mieux, toi aussi. Démissionne si tu veux mais d'abord, fais grève. Elle dit pour l'instant tu as échappé à l'Algérie, tu

as de la chance ; tu peux te battre ici. Il dit d'accord, pour être à sa hauteur.
Il se rend sur le nouveau chantier, il fait grève. Trois autres font grève, assis huit heures durant sur des tas de gravats, fumant, silencieux, renonçant à leur paie. Pas Vincent qui tient à son travail. Pas Jean qui est le neveu de Picart. Pas Edmond qui vient d'arriver. Une grève étique sur un chantier de poche. Ça ne servira à rien, François en est certain, on pourra toujours dire l'affaire à la CGT mais João est déjà KO, et Maria exsangue. François fait grève pour Nine. Il fixe ses chaussures blanches de plâtre, les ombres s'allongent. Les grévistes jouent aux cartes, secouent leurs jambes engourdies, observent les corbeaux, trop peu nombreux pour les slogans et les démonstrations bruyantes. Ils restent assis sur les caisses à outils, ça ralentit le mouvement, à peine ; on ne les déloge même pas. Il ne se passe rien, Picart a retiré sans un mot le carton OUVRIERS EN DANGER ! accroché à l'échafaudage, il les évite comme il contourne les sacs de plâtre. Toute la journée Nine se tient invisible à côté de François, colle à son dos son ventre, mord son cartilage d'oreille, plaque ses paumes tièdes sur son torse. François fait grève par amour plus que par conviction et c'est égal, nos vies sont tissées de mille glissements de l'un vers l'autre, un tuilage invisible à l'œil nu. L'amour peut être une déroute, une chance de métamorphose.

De Nine tout est détruit. Y compris leur rencontre le 14 janvier, six heures et demie du soir sur la ligne 2 du métro, à hauteur de la place de Clichy – la mémoire grille juste avant. Et comme il n'a rien dit de Nine à personne, ces instants ne survivent qu'en

elle, même pas la moitié de l'histoire. Par exemple, elle ne sait pas qu'il l'a déjà vue avant dans la foule des fins de journées, n'en saura jamais rien désormais, une torche de cheveux roux coupés sous l'oreille, retenus par une barrette noire, dont les mèches se balancent au tempo de la rame. Elle lui apparaît entre les corps serrés défaits par les freinages, il a l'avantage de la hauteur, un mètre quatre-vingt-dix au-dessus du niveau de la mer, il la débusque parmi les manteaux et les têtes. Une fille qui ronge ses ongles, il la regarde faire, elle en tire les contours entre ses incisives et les souffle dans le creux de sa main. Il voit ses mains avant son visage, ses ongles ultracourts, rectangulaires dans la pulpe, lui font des doigts en forme de scaphandres ; il trouve ces doigts adorables. La deuxième fois qu'il l'aperçoit elle glisse une mèche derrière son oreille, découvrant une bouche rouge, un œil noir et mobile. La troisième fois, en plus de ses ongles elle suce des graines de courge, les fend d'un coup de dents, se moque des bruits de bouche perceptibles à l'arrêt. Elle porte des pantalons, plusieurs sacs lourds pendent à ses épaules. Place de Clichy le flot de passagers entraîne la fille et ses sacs sur le quai, elle proteste, eh, je ne descends pas ! Des choses métalliques tombent, roulent, la voix de la fille les couvre, non mais c'est pas vrai ! et d'autres voix râlent qu'elle barre le passage. François a envie de la voir en pied, il sort. Les portes se ferment, la rame repart, la fille accroupie ramasse les clous, les boulons, les vis éparpillés. Ne me regardez pas comme ça ! elle dit levant les yeux vers François. À partir de là Nine pourrait raconter leur histoire. François ramasse toute une caisse à outils disséminés, marteau, tournevis, cruciforme, pince-monseigneur, clé

anglaise, une myriade de petites pièces argentées, il demande c'est à vous tout ça ? Elle répond je ne l'ai pas volé, il l'emmerde ce gars, à ce moment-là elle veut qu'il se rende utile ou bien qu'il déguerpisse. Il répond je m'en doute, et elle :
— Je ne suis pas nulle en bricolage.
— Moi non plus, si vous avez besoin d'un coup de main…
— Ça va bien, merci.
Elle se redresse, grimace de douleur.
— Par contre je veux bien de l'aide pour porter ce bazar…
Et désignant du menton une rame qui approche :
— Je ne remonte pas là-dedans !
— De l'aide jusqu'où ?
— Après Villiers.
Il soulève les sacs. Elle passe le bras sous son bras illico, le plâtre, la peinture et la poussière lui sont égal et sa rousseur enflamme la grisaille du dehors. C'est comme ça que ça commence.
Elle porte un étui, il demande ce que c'est, elle dit une flûte, il demande si elle joue.
— C'est pas pour faire des tartes aux pommes… Je suis professeur de musique.
Il veut la revoir, elle devance son souhait – plus tard elle dira tu n'as pas esquissé un geste déplacé, prononcé un mot de travers, tu t'es tenu impeccable, ça m'a plu –, elle dit je m'appelle Nine, il dit François et il lui tend la main. Après le contact de sa peau il veut le cuivre de ses cheveux, elle le devine, secoue ses boucles la tête penchée en arrière, il voit sa gorge criblée de grains de beauté, une joie fulgurante le traverse. Elle l'invite à l'audition d'hiver, le lendemain, au Conservatoire.

Il vient. Il ne connaît rien à la flûte, elle appelle les enfants au pupitre et ils jouent. La façon dont elle leur prend la main, les conduit devant la scène, pose la partition, leur glisse un mot à l'oreille est d'une douceur inattendue.
Ils vont au café, au square des Batignolles jeter des miettes aux canards. Il la pousse sur la balançoire, très haut elle demande mais les chaînes sont courtes. Ils jouent de la flûte à deux, il souffle comme elle lui montre dans l'embouchure, et elle perchée dans son dos sur une chaise pose ses doigts sur les clés ; ça sonne faux, évidemment, ce qui compte c'est faire ensemble, s'apprivoiser, se nouer l'un à l'autre de mille façons, la musicalité ils s'en moquent complètement.
Ils marchent, s'épuisent en traversées de Paris pour faire durer l'attente de se toucher, ils fatiguent leurs muscles dans la marche. Et c'est heureux, cet hiver qui oblige à la course, pas encore le froid de chien de février mais une saison pour pas rapides, sauts et mouvements amples qui pulsent le sang dans le corps, l'oxygènent et le brûlent ; la fixité les aurait exténués de désir. C'est au cinéma qu'ils s'embrassent, ils ont tant attendu, la contrainte d'immobilité les jette l'un vers l'autre. Ils se coulent dans les fauteuils, immédiatement leurs langues tanguent, et durant tout le film, et leurs mains bougent sur leurs vêtements. Nine plaque la paume de François sur son sein, tiens-toi là. Pour le reste, elle souffle, héroïque : pas touche ; pas encore.
Plus tard il mange la poudre à son visage, découvre les taches de rousseur en dessous, mange ses taches de rousseur. Il avale Nine par bouchées discrètes, les paupières, les lobes d'oreilles, les salières sous le

col du chemisier. Les malléoles aux résilles de veines minuscules, les creux des genoux sous les bas chair, une peau sur la peau qu'il retourne centimètre après centimètre à force de patience. La tête appuyée à ses côtes il entend ses mouvements intérieurs, une langue de cascades et de remous profonds où il crève de pénétrer. Un à un il relie entre eux les fragments explorés de Nine, il se fait de son corps un grand portrait cubiste, exagérant les volumes connus, les suturant entre eux pour combler les abîmes où il voudrait plonger, Nine est une œuvre d'art.
Il y aura la chute de João, la grève. La fête de Mum, comme à la grève Nine invisible se tient à tout instant contre François. La mer de glace à Ponthierry – elle est là pour de vrai, avec son corps emmitouflé de laine et sous la laine ses mollets en forme de petits pains qui se lovent pile dans la paume de François, et son ventre tendu en une étroite plaine entre les hanches où il écrase son visage, et les bruits liquides sous la peau de son ventre, la vie qui s'y déploie, jaillit en rire clair dans le froid polaire. Nine, ses glissades au milieu de la rivière gelée que les premiers chevaux traversent.
De Nine il n'a rien dit, donc, à personne.

Il y a, le soir de la rencontre avec Nine, l'image de Joseph pelant une pomme. François le voit depuis la fenêtre. L'enfant de six ans marche à pas retenus vers son grand-père assis dans la cour le chat sur les genoux, les cristallins gelés par la cataracte. Joseph a des prudences d'Indien. Il s'arrête, aux aguets. Poursuit l'approche, les semelles muettes. Le grand-père caresse le chat, son bras est tout ce qui bouge. François se demande si Joseph va le

faire. Il l'espère. Voilà, Joseph faufile ses doigts de plume dans la poche du vieux sans le toucher ni froisser le tissu, concentré, respiration coupée. De la poche il tire un opinel et s'éloigne à pas de velours. Il l'a fait, le geste interdit qui lui a valu tant de gifles, dérober le couteau du grand-père. Joseph s'assoit sur une marche, François l'observe. Il déplie la lame, la retourne et l'admire. Le couteau a fait deux guerres. Joseph sort une pomme de sa manche, fait glisser le couteau sous la peau dorée, la détache en copeaux. Il tente de faire un serpent de peau. Il est dans le plaisir du geste, le jus colle, il dénude le fruit, le fruit devient blanc. Le grand-père caresse le chat, de biais François le voit sourire. Ça l'émeut, l'enfant qui transgresse et le vieux qui consent en secret, chacun franchit une frontière. François ne les trahit pas. C'est la première fois qu'il *voit* quelqu'un grandir et la joie que ça cause, en a une image nette, lumineuse. Elle est furtive, cette vision, sa perte ne lestera François que d'une once de douceur.
Nulle douceur n'est superflue pour qui s'apprête à endurer tant de supplices.

Exit, donc, Joseph, Nine, la grève et l'audace qu'elle nourrit, le désir revenu de la fugue. Les portes qu'ils ont ouvertes claquent toutes ensemble le jour de Bayle. Leur perte est un deuil pur.

C'est à cinq heures du soir qu'il s'est décidé à partir, racontera Toto à l'officier qui tente de rédiger un rapport – à ce moment de l'interrogatoire, François n'est déjà plus qu'une chair écorchée. Les gendarmes iront trouver Toto chez lui après que Georges, le cousin qui attendait François à la scierie des Ardennes, sonné par la nouvelle, leur aura dicté ses nom et adresse – Antoine Meyer, vingt-huit ans, chauffeur poids lourd, il devait conduire François de Paris à Charleville-Mézières. La nuit était tombée depuis un moment, poursuivra Toto, il était transi et à court de cigarettes, il frappait ses semelles sur la neige dure, sautillait sur place, le bonnet descendu bas sur le front et l'écharpe remontée sur la bouche. Qu'est-ce qu'il foutait cet imbécile de Parigot ? Trois heures que Toto attendait, il n'avait pas vu passer âme qui vive sur la route étroite, ni voiture, ni vélo, ni piéton, même pas une bête. Il avait marché deux cents mètres jusqu'au virage, avait regardé au loin dans toutes les directions : rien. Zéro mouvement même dans les branches, pas de vent. Il était revenu au camion, s'était penché sur le moteur, n'espérant rien mais s'occupant les mains et tentant de calmer sa colère, il s'est perdu

ou quoi le François Machin ? jusqu'à ce qu'il fasse vraiment trop sombre, et puis ses doigts brûlaient de froid. Il avait regardé sa montre à la flamme du briquet. Il n'allait pas passer la nuit dans la cabine quand même ; et pas question de laisser le chargement. À ce moment de la déposition il reviendra légèrement en arrière, il aura oublié quelque chose et ça les intéresse peut-être : il se rappelle un bruit bizarre. François était parti depuis vingt minutes ou pas loin. Il y a eu un claquement fantastique dans le ciel. Type coup de feu en plus fort, avec un bel écho derrière. Toto s'est figé, a cherché du regard un chasseur, de la fumée. Il n'a rien vu. Il a tendu l'oreille, le bruit n'est pas revenu. Il a appelé, y a quelqu'un ? plusieurs fois, hé ho, y a quelqu'un ? Il ne voulait pas se faire tirer dessus, il ne manquerait plus que ça. Personne n'a répondu. Le gendarme demandera l'heure qu'il était, Toto dira deux heures et demie, par là… Et à cinq heures, donc, reprendra-t-il, il s'est mis à marcher en suivant la route, tant pis pour la marchandise, il n'allait pas attendre les engelures. Il pensait à sa femme, il ne pouvait pas la prévenir, quelle poisse. À cinq heures quarante-cinq – l'heure, c'est son hôte qui la précisera plus tard, quand on l'interrogera – il a frappé à la porte de la première maison. Il a raconté sa panne, le chargement sans surveillance sous la bâche. On lui a donné du café chaud, on lui a trouvé un mécano qui n'a rien pu pour le camion. Toto dormirait dans la cabine sous un monceau de couvertures, il n'avait pas le choix, on verrait le lendemain ce qu'on pouvait faire. Le mécano lui a promis de trouver un téléphone pour prévenir sa femme et son patron de sa mésaventure. Ce n'est qu'au moment

où il repartait vers le bourg que Toto s'est rappelé l'existence de François. Il a demandé au mécano s'il n'aurait pas vu marcher un jeune homme seul, très grand, mince, jean bleu foncé, veste kaki, gants et bonnet foncés, la couleur exacte il ne s'en souvenait pas, pas plus que de son visage. Le mécano a secoué la tête, je ne crois pas. Toto dira au gendarme je ne me suis pas fait de bile tout de suite, je l'avoue, trop furieux pour être inquiet. C'est dans la nuit que j'ai commencé à me dire que quelque chose clochait. Ce type je ne le connaissais pas, mais le peu que je l'avais vu il m'avait fait bonne impression, et puis c'était le cousin d'un copain d'enfance, j'avais plutôt confiance. Il s'était mis en route dès que je le lui avais demandé, pas râleur, pas teigneux. Je me disais pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, et en même temps je ne voyais pas bien ce qu'il risquait ; se casser la jambe, peut-être, se faire faucher par une voiture… De toute façon j'étais coincé dans ma cabine, je ne pouvais rien pour lui. J'ai espéré qu'il avait rencontré une fille, qu'il s'était soûlé au café, c'était peu probable mais ce serait un soulagement, même si je me jurais qu'alors je lui ficherais mon poing dans la gueule. La vérité c'est que ça m'a empêché de dormir. Ça plus le froid.
Le lendemain le mécano a fait son travail, je suis reparti jusqu'à Charleville en toussant comme une locomotive vu la température dans la cabine la nuit, et je suis passé voir Georges : ton cousin, je lui ai dit, il s'est envolé en me laissant dans la panade, il a intérêt d'avoir une bonne raison. Ensuite vous connaissez l'histoire, terminera Toto, Georges a appelé les parents de François, au cas où ils sauraient quelque chose, et son père lui a dit, ils venaient

d'être prévenus. C'est moche. Toto grattera sa barbe, gêné.
— Pour sûr, c'est moche.

Je cherchais le renard, chuchotera la gamine. Assise sur la chaise trop haute, elle balancera ses jambes d'avant en arrière, le visage tourné vers la cheminée, fuyant le regard du gendarme. Il lui demandera de répéter, il ne sera pas sûr d'avoir entendu : le renard tu dis ? Elle hochera la tête sans cesser de fixer les flammes.
— Et après ?
— J'ai perdu le renard.
— Mais l'homme ? Il était où ?
L'enfant ramènera ses cheveux devant son visage, masquant ses yeux.
— Il volait par-dessus le wagon, soufflera-t-elle comme pour elle-même. Et puis il est tombé.
Elle était sortie du bois, c'était interdit, elle suivait le renard. Elle se cachait derrière les arbres. On aurait dit que le renard l'attendait. Il trottait dans la neige, se figeait. Elle avançait d'un arbre. Il s'enfonçait dans le bois, elle aussi, d'un arbre à l'autre. C'est mon renard, elle articulera, si bas que le gendarme renoncera à noter. Le renard a franchi le ruisseau gelé, elle l'a franchi aussi, un pied après l'autre. Parce qu'il était si beau. Sa queue comme une plume géante.
— Et ensuite ?
Elle haussera les épaules, soulèvera son pull par-dessus sa tête.
— J'ai déjà raconté à mon père.
— Pas à moi.
— Mon père peut le dire.